

«Nous sommes des poèmes en marche:» entretien avec Andrée Chedid

Sergio Villani
Université York (Toronto)

Dans une nouvelle, vous avez raconté la route primordiale vers le mot; en effet, quel a été le premier mot, cause de tant de jouissance?

Je ne peux me souvenir quel est ce mot d'enfance. Je n'arrive pas à m'en souvenir, mais j'ai l'impression — même avant d'écrire cette nouvelle, *En route vers le mot*, — que nous sommes piégés par le langage, par ses banalités. La société nous piège à travers le langage, nous éloigne du lieu essentiel. Les peintres disposent d'une matière originale; nous, nous avons cette matière quotidienne, usée ... ce langage qu'on utilise sans cesse. La poésie nous délivre de cela, nous permet des analogies, une formulation différente qui peut conduire vers l'origine des mots ou bien multiplier leur signification.

L'écriture est pour vous «un chant de plaisir,» et, en général, la vie aussi. Par contre, avez-vous vécu aussi l'angoisse, le doute?

Oui, des difficultés, le doute, sûrement et toujours. Il y a des moments très pénibles. Se mettre au travail réclame souvent un grand effort. On fait tout pour en sortir; on se trouve mille excuses; on a vraiment l'impression d'entrer dans un tunnel. Mais quand on écrit, il y a des moments extraordinaires; on respire mieux, enfin tout va mieux. Il y a évidemment des moments stériles, c'est inévitable. Pourtant le désir de se remettre à l'écriture revient toujours. Écrire, c'est une soif intérieure, un désir permanent. On est mal à l'aise quand on n'a pas écrit pendant longtemps. Je ne sais pas à quoi ça tient mais, c'est cela qui fait qu'on écrit; c'est une soif permanente.

— *Et dans la vie?*

C'est pareil. Il y a pourtant des heures de clarté, de bonheur. J'essaie de parier sur cette clarté-là puisqu'elle existe. Mais on ne peut pas être inconscient et ne pas voir que l'humanité est traversée de malheurs; guerres et violences, on n'en sort pas, on n'en sortira jamais, je crois, malheureusement. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas regarder l'autre face des choses, de la vie, qui est aussi extraordinaire. Il existe des êtres étonnants, des moments lumineux.

Votre roman représente souvent un croisement de cultures et d'époques différentes. Sur une terre qui devient de plus en plus un «village global,» est-il important pour l'écrivain d'élargir notre conscience multiculturelle, au lieu de s'enfermer dans des frontières nationales?

Je suis tout à fait pour cela; sans théoriser, j'ai vécu cela, cette multi-culture anglo-franco-arabe. Et puis ayant toujours vécue à l'extérieur, j'ai gardé des racines qui, sans se faire oublier, vivent pleinement la vie d'ailleurs. Les racines dans lesquelles on naît, dans lesquelles on meurt, me paraissent importantes. Dans un article que j'ai lu dernièrement dans *Le Monde*, «L'Exil libérateur» — très beau ce titre — M. Kandra expliquait justement que c'était enrichissant de vivre ailleurs. Il faut une certaine distance pour mieux voir, pour voir plus librement me semble-t-il aussi.

Quelle a été votre expérience d'immigrant?

Je n'ai pas eu vraiment une expérience difficile; dès que la guerre s'est terminée, je suis venue ici [France] par goût, par choix. Mon mari a fini ses études de médecine ici; nous étions déjà mariés. Je n'ai pas été comme beaucoup d'exilés qui sont partis, dans l'obligation, la douleur. Nous sommes venus par choix et sans déchirement.

Pourtant, il y avait cette énergie d'arriver de faire quelque chose, d'écrire.

J'écrivais un peu, c'est tout, sans savoir où cela me mènerait. Dans ce temps, il y avait moins de projet. Aujourd'hui certains jeunes ont un projet d'écriture. Dans mon cas, ça n'existait pas; je ne savais pas ce que cela signifiait devenir écrivain ... Non, c'était plus la soif d'autre chose, d'un désir de sortir de sa peau. Puis peu à peu, bon, je me suis inscrite dans ces choses-là. Ecrire, c'était simplement quelque chose de personnel, un désir de s'exprimer, de regarder autrement.

Certains critiques vous placent souvent parmi les écrivains-femmes, sinon féministes, que pensez-vous de ces caractérisations?

Je suis évidemment un écrivain-femme. Je n'ai jamais été militante, par goût, par tempérament, parce que je n'aime pas me sentir catégorifiée et je me méfie des idéologies.

J'ai écrit *Le Sommeil délivré*, mon tout premier roman, en 52, même avant que l'on

parle de mouvements féminins ... Les problèmes féminins m'intéressent, venant d'Orient, mais je fais attention de ne pas tomber dans des ghettos. Renée Linkhorn a employé le terme *féminitude*; je suis assez d'accord.

Je reconnais pourtant ce qu'on doit aux militantes. Sans elles les buts ne seraient pas atteints; j'admire beaucoup d'actes de leur combat. Pour ma part, j'écris sans me dire j'écris féminin ou comme ceci comme cela. J'écris c'est tout. Aux autres de dire si je suis féministe etc. Il faut juger l'écriture et non pas à travers telle ou telle caractéristique, francophone, féministe, etc. C'est le livre que l'on doit juger en dehors du reste...

Evidemment, je suis concernée, en tant qu'être humain, par tout ce qui ce passe dans le monde à propos des violences, à propos des femmes.

Est-ce que vous préparez maintenant un nouveau roman?

Je n'ai pas pensé à un nouveau roman; j'ai des poèmes que je dois retravailler.

Votre poésie est caractérisée par des structures simples, d'images claires, d'une pensée facile à comprendre, mais qui rejoint l'immédiat et l'intemporel, le particulier et l'universel. Pourtant, est-ce qu'il y a eu un temps où vous avez été tenté par une poésie plus formelle et plus abstraite?

Non, jamais. J'ai une nature trop indépendante pour faire partie d'un groupe, d'une école. Le sens de la poésie est mystère. Cependant, je tiens beaucoup à communiquer, à faire passer le mystère, l'interrogation de la vie, dans un langage très simple. J'essaie de faire toucher les choses par des métaphores, ou des approximations, des analogies, en gardant un langage aussi transparent que possible.

Qui sont les écrivains, ou bien les oeuvres, que vous aimez et qui ont marqué, peut-être, votre écriture?

J'ai commencé à écrire très jeune et je ne pense pas que mon écriture a été marquée ... mais il y a des oeuvres que j'ai adorées. L'oeuvre qui m'a le plus marquée dans ma jeunesse, c'est Dostoievski. Au point de vue poésie, je lisais beaucoup, mais en vrac; je lisais beaucoup la poésie anglaise, Shelley par exemple, et la poésie plus moderne, Auden, ... Puis ensuite, venant en France, j'ai connu la poésie contemporaine française; des poètes comme Char, Michaux, Saint-John Perse, etc. J'ai lu en vrac et de partout et ne peux pas dire si j'ai été influencée par tel écrivain ou telle oeuvre. J'ai beaucoup d'admiration pour des poètes différents, mais je ne vois pas d'influences particulières; c'est aux lecteurs à juger.

En général, les jeunes n'aiment pas lire la poésie. S'agit-il d'un défaut de la pédagogie?

Je crois que les très jeunes aiment beaucoup la poésie. Il y a eu en France dans les écoles beaucoup d'expériences sur ce point. Puis à un certain moment, on est attiré par autre

chose... On peut faire écrire aux jeunes de la poésie, pas parce qu'ils seront poètes — un poète ne se fabrique pas — mais pour les ouvrir, les intéresser à cet art. Évidemment, il existe une poésie très hermétique qui est très difficile d'accès.

Que dire aux jeunes qui caressent l'aspiration d'être poète?

Être poète, c'est un état. Ce n'est pas comme si l'on rêvait d'être président de la république ... Dès qu'un jeune me pose la question «Suis-je poète?» j'ai toujours pour lui un exemplaire de «Lettre à un jeune poète» de Rilke. Rilke dit: si vous avez un désir inextinguible, irréductible, d'écrire de la poésie, vous écrivez de la poésie ... c'est la meilleure réponse. Je ne peux pas vous dire moi si cela sera un chef-d'oeuvre, si vous serez vraiment poète, mais si vous éprouvez ce désir irréductible, écrivez ... sans penser à la gloire. Si on écrit au départ en pensant à la gloire, je pense que le chemin est déjà faussé.

Quelle est l'utilité de la poésie dans une société en grande partie matérialiste?

La poésie fait partie du réel. Nous sommes des êtres éminemment poétiques. Nous ne sommes pas que des êtres matériels. Qu'est-ce le rêve, qu'est-ce que l'amour, qu'est-ce que l'élan, l'espoir? Tout cela fait partie de la poésie. «*We are such stuff that dreams are made of,*» disait Shakespeare. *We are poetic.* La poésie fait partie de l'existence et nous ne le voyons pas. Notre destin est extraordinairement poétique. Qu'est-ce que c'est que ce morceau de vie que l'on nous donne? D'où venons-nous? où allons-nous? Nous sommes des poèmes en marche, n'est-ce pas? Il y a une phrase de Bachelard que je cite: l'homme qui manque du sens du réel ou l'homme qui manque du sens de l'irréel est un névrosé. ... Nous vivons tous la poésie. Quelques-uns savent l'exprimer, peintres, poètes, musiciens, mais chacun a la faculté de vivre cela et de ressentir.

Quels sont les plaisirs d'Andrée Chédid, en dehors de l'écriture — promenade, cinéma, cuisine, petits enfants...?

En cuisine je suis hélas nulle. J'ai des petits-enfants de tous les âges. Je les vois quand je peux, quand ils peuvent; les fréquenter me rend heureuse. J'aime bien me promener, j'aime la ville, la cité. Je suis très amateur du cinéma; j'aime la télévision aussi... Les voyages, pas trop. J'ai toujours l'impression que je dois me rassembler toujours; trop de déplacements dispersent. La musique, j'aurais aimé être musicien. Mon fils, Louis Chédid, est auteur-compositeur-chanteur très connu. Il a le don de la musique; ses textes sont poétiques et vifs.

Jeune, j'avais un rêve récurrent: je me mettais au piano et j'improvisais facilement. Le matin, j'avais sept ou huit ans, je me précipitais sur le piano, j'essayais ... rien ne venait évidemment. On me faisait faire des gammes que je détestais. Ce rêve a continué

à m'habiter, jusqu'à ce que mon fils fasse de la musique; depuis je suis délivrée de ce rêve-là.

Vous parlez souvent de l'écriture et de la vie comme un voyage. En quoi faut-il fonder notre espoir? Y a-t-il un double espoir l'un temporel, l'autre qui appartient à l'au-delà?

Je ne pousse pas si loin vers l'au-delà. Je ne sais pas ce qu'est l'au-delà. Je sais qu'il y a en l'homme quelque chose qui le dépasse; j'essaie d'être fidèle à cela, mais je n'ai pas de vision de l'après. C'est d'un ordre tellement différent du nôtre, en dehors de mes possibilités, de nos connaissances. Je m'arrête aux frontières de l'existence. Je ne place pas une barrière ou un mur; je dis: *I don't know what it is all about.*

Quel est votre poème préféré, soit le vôtre ou d'un autre poète?

Il y en a beaucoup, mais je ne connais rien par coeur, même mes propres poèmes. Il y a un poème de Michaux qui dit: je te bâtirai une ville avec des loques — moi j'adore ce poème. Et ce magnifique poème de Char, «Le Martinet» ... J'aime «Le Bateau ivre» de Rimbaud...

Et de vos poèmes?

Si vous aviez la première ligne, je vous dirais la seconde ... sinon je ne me rappelle qu'au prix d'un grand effort le poème entier.

... eh bien, je vous donne les titres de deux poèmes que je préfère: «Le coeur naviguant,» je trouve très beau, et puis, «Résurrection ou résurrections.»

Ah je comprends maintenant d'où vient votre question sur l'après. C'est-à-dire je doute de la Résurrection finale mais je crois aux petites résurrections. L'homme résurgit tout le temps, l'homme est un phénix pour lui-même.

Enfin, une petite question particulière. Il y a un mot, une image qui revient souvent dans vos écrits, le mot «cendres.» Qu'est-ce qu'elle représente pour vous? la déchéance ultime? l'humiliation?

C'est gris, triste, poussiéreux, il faut en surgir. Il faut écarter les cendres ... donc renaître ... Encore le phénix.